Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 23 (1986)
Heft: 821

Rubrik: Nucléaire

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NUCLÉAIRE

Et si c'était vraiment grave?

Comme l'écrivait Jacques Pilet dans son éditorial (*L'Hebdo* du 15 mai): «Nous aimerions tous pouvoir tourner la page de Tchernobyl.» Malheureusement, cet accident vient nous rappeler que nous ne serons jamais totalement en sécurité avec sur nos têtes l'épée de Damoclès du nucléaire, fût-il civil ou militaire. «Toute forme de vie implique des choix, donc des risques» répondront les tenants de la fission de l'atome à tout prix. Certes, mais ces choix ont-ils été faits en toute connaissance de cause? Ici, pas ou peu de différences entre le nucléaire «démocratique» et le nucléaire «socialiste». A l'Est comme à l'Ouest, les «experts» ne savaient que très imparfaitement dans quelle aventure ils lançaient l'humanité tout entière, présente et à venir.

Il faudra probablement attendre des mois, voire des années avant que les scientifiques aient à disposition un rapport complet sur ce qui s'est vraiment passé en Ukraine. A ce stade, on peut déjà livrer quelques conclusions sur la base des informations dont nous disposons. Celles-ci, selon le physicien Pierre Lehmann, sont peu réjouissantes.

Il y a tout lieu de penser que, contrairement à ce que les nucléocrates voudraient nous faire croire, Tchernobyl n'a pas été un accident majeur. Il est vraisemblable que seule une partie relativement faible de l'inventaire radioactif de la centrale ait été propulsé dans l'atmosphère, comme l'indique la prédominance des produits volatiles dans les retombées radioactives. Il semble d'ailleurs qu'à Tchernobyl on cherche à empêcher la radioactivité de s'étendre sous la centrale; ce qui signifie probablement que l'essentiel du cœur est parti dans le sol. Malgré cela, l'augmentation de la radioactivité dans les alentours du réacteur a été considérable, elle a nécessité l'évacuation de 100 000 personnes. De plus, les retombées ont suffi à rendre des légumes ou du lait impropres à la consommation à plus de mille kilomètres du lieu de l'accident.

Il faut rappeler qu'une centrale nucléaire contient des dizaines de tonnes d'uranium. Après quelques années de fonctionnement, chaque tonne contient un inventaire de produits de fission correspondant à plus de cent milliards de doses limites annuelles d'ingestion pouvant encore être absorbées sans trop de risques. La diminution de cet inventaire se mesure sur des échelles de temps sans rapport aucun avec une vie humaine. Au bout de 10 ans subsistent encore quelque 3 milliards de doses et il faut attendre 1000 ans pour qu'il n'en reste «que» 300 millions. Si une partie importante de cet inventaire était dispersée dans l'atmosphère, les conséquences seraient difficilement imaginables. Selon des études confidentielles de l'Institut pour la sûreté des réacteurs d'Allemagne fédérale, études qu'une organisation écologique a pu se procurer, des personnes se trouvant à 100 km et plus de la centrale seraient encore exposées à des doses de l'ordre de dix fois la dose mortelle.

Ce type de situation n'est pas maîtrisable. Et d'ailleurs personne ne cherche à le maîtriser. Les promoteurs du nucléaire, en particulier ceux de la centrale de Creys-Malville à 60 km de Genève, admettent simplement que la probabilité de cet accident est suffisamment faible pour qu'on puisse l'ignorer. Les mêmes personnes affirmaient qu'un accident à la Tchernobyl ne pourrait se produire qu'une fois tous les 100 000 ans, voire davantage. Il faut rappeler également que les enceintes de confinement n'offrent pas une garantie absolue contre l'accident majeur. On peut même penser qu'elles seraient un facteur amplificateur pour les accidents très graves accompagnés d'un fort dégagement d'énergie, même si elles constituent, à n'en pas douter, une protection efficace contre les accidents de moindre ampleur.

Les centrales ne représentent qu'un des aspects du risque nucléaire par accident majeur. Les piscines de stockage des éléments combustibles extraits des centrales après usage, ainsi que les stockages de déchets radioactifs dans les usines de retraitement sont potentiellement tout aussi dangereux, peut-être même plus.

Finalement, même en fonctionnement normal, les centrales nucléaires, les mines d'uranium, l'extraction du minerai et la purification de celui-ci, les usines d'enrichissement, les usines de fabrication

L'intégriste de l'atome

Dans une récente édition de *L'Ouest Lémanique*, un lecteur, M.-Tout-Le-Monde, interrogé sur son appréciation de Tchernobyl, faisait cette déclaration pleine de bon sens: «si on n'est pas capable de maîtriser les dangers du nucléaire, il faut tout arrêter immédiatement». Hélas, les choses ne sont pas aussi simples. Une technologie ultra-sophistiquée comme la fission atomique réclame d'énormes investissements qu'il faut bien rentabiliser. L'attitude de la communauté scientifique est souvent ambiguë. On assiste depuis Tchernobyl à des prises de positions nettes et tranchées de certains savants qui tiennent plus de l'acte de foi que du doute qui devrait présider à toute démarche intellectuelle. Un exemple romand nous est fourni par le Professeur André Gardel (voir également page 5.)

André Gardel est au nucléaire ce que Monseigneur Lefèvre est à la religion chrétienne. Ce dernier a cependant le mérite de préciser ses dogmes: respect du chef, soumission du peuple, discipline dans la hiérarchie, etc. M. Gardel, lui, s'habille de la respectabilité scientifique et essaie de s'en servir pour asseoir son autorité. Cela lui évite d'avoir à énoncer les dogmes auxquels il a fait allégeance. Ceux-ci

des éléments combustibles et surtout les usines de retraitement sont la cause d'atteintes à l'environnement. Depuis un certain temps règne comme une sorte de silence autour de la contribution du nucléaire au dépérissement des forêts. C'est que le livre de Reichelt et Kollert* qui met en évidence cette contribution est remarquablement précis et bien étayé et qu'il devient très difficile de nier que la radioactivité émise par les centrales nucléaires porte atteinte aux forêts. L'Office fédéral de la protection de l'environnement l'a du reste reconnu mais s'est fait remettre à sa place par l'Office fédéral de l'énergie qui lui a imposé un silence peu compatible avec cette fameuse transparence de l'information dont on parle de plus en plus en matière nucléaire.

Il me reste encore à insister sur le fait que nous pourrions progressivement nous passer entièrement de l'énergie nucléaire sans même que cela nous pose des problèmes de confort ou de productivité. Je l'avais souligné lors de la campagne pour les initiatives sur l'énergie en 1984 et ce point n'a jamais été valablement contesté. Face à ce que l'on peut qualifier de faillite, tant économique qu'écologique du nucléaire, il est grand temps que s'ouvre un débat sur la manière dont nous pourrions nous passer de ce canard boiteux. Un tel débat devrait être ouvert et ne doit pas être bloqué par l'acceptation inconditionnelle de dogmes qui n'ont plus rien à voir avec la rigueur scientifique dont se réclament les nucléocrates. **P. L.**

* *Waldschäden durch Radioaktivität?* C.F. Müller Verlag, Karlsruhe.

n'en transparaissent pas moins dans son discours. On peut les résumer comme suit:

— Dogme de l'augmentation inéluctable et indéfinie du produit intérieur brut (PIB). Ce dogme lui a peut-être été inspiré par le deuxième principe de la thermodynamique qui veut que l'entropie d'un système fermé ne puisse qu'augmenter. Il s'agit là en fait d'une confusion car le PIB est une grandeur qui traduit non pas un état mais une dynamique. Comme les réserves de notre globe sont limitées, l'augmentation du PIB est insoutenable à long terme.

— Dogme de l'augmentation inéluctable de la consommation d'énergie, liée à l'augmentation du PIB. Cela n'a bien sûr pas plus de sens que l'augmentation inéluctable du PIB lui-même. De plus le PIB peut augmenter sans que la consommation d'énergie le suive automatiquement.

— Dogme du bonheur par la consommation. Ce dogme conditionne les deux premiers et les valorise dans une certaine mesure. Il me paraît indéfendable. Notre société de consommation est en fait malade de ses excès.

— Dogme du nucléaire sûr, bon marché et favorable à la protection de l'environnement, dogme que Tchernobyl n'a manifestement pas réussi à ébranler. C'est peut-être le moins défendable de tous. **P. L.**

«Il fallait oser...»

Dans cinquante ans, 9 à 10 milliards d'êtres humains peupleront la planète, habitant pour l'immense majorité dans les régions les plus pauvres. Si l'on veut éviter les déséquilibres, il faut que le tiers monde parvienne à décoller économiquement. Or pour ce faire, il a besoin d'énergie. On a pu observer une corrélation entre produit intérieur brut et consommation d'énergie, une augmentation de 10% du premier entraînant une croissance de 12% de la seconde. Ni les énergies renouvelables, ni les combustibles fossiles (trop polluants) ne peuvent répondre à ces besoins. Reste donc l'énergie nucléaire de fission, dont il faut multiplier la capacité par 40 ou 50 d'ici l'an 2040.

Voici, en résumé, les arguments développés par le Professeur Gardel devant les délégués de la Fédération genevoise des syndicats patronaux. «Au lendemain de l'émotion légitime créée par l'accident de Tchernobyl, il fallait oser le dire», comme le souligne l'hebdomadaire *Entreprise Romande* dans son édition du 23 mai.

Si l'on comprend bien, il s'agit d'assumer les risques inhérents à l'énergie nucléaire si l'on veut éviter les catastrophes bien plus terribles qui ont nom famine généralisée et affrontements sanglants entre peuples nantis et ventres vides.

L'approche «scientifique» des problèmes sociaux apparaît ainsi remarquable de simplicité; en manipulant un seul facteur — l'énergie — on pourrait régler les problèmes majeurs de l'heure: famine, sous-développement, démographie, sans que soient mis en cause un instant les réalités politiques, économiques et sociales. Pas question de s'interroger sur le véritable pillage énergétique opéré par les pays développés. Pas d'interrogation non plus sur les avantages pour le tiers monde des énergies renouvelables et produites de manière décentralisée; pas d'analyse critique de ces fameuses «contraintes» économiques et techniques qui limitent l'utilisation de ces formes d'énergie. La corrélation entre développement économique et consommation d'énergie est acceptée comme une loi intangible; alors même que l'épuisement des ressources naturelles et les effets nuisibles pour l'environnement de notre modèle de développement devraient nous inciter à inventer des systèmes de production économes en énergie.

M. Gardel est polytechnicien, mais le raisonnement qu'il nous propose ne fait guère honneur à la méthode scientifique. Ou cette méthode est incapable d'appréhender la complexité de la réalité et, de ce fait, inapte à contribuer aux solutions des grands problèmes du monde contemporain. Ou M. Gardel se pare de la légitimité scientifique pour nous vendre une conclusion — la nécessité du nucléaire — qui n'est en fait qu'un postulat — la foi dans le nucléaire. **J. D.**